

## Critiques

Yves Rousseau and Sylvie Beaupré

Volume 8, Number 3, April–May 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34297ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

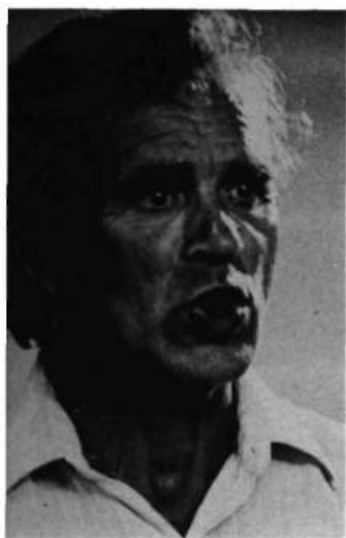
0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Rousseau, Y. & Beaupré, S. (1989). Review of [Critiques]. *Ciné-Bulles*, 8(3), 46–47.



## Le Grand Monde

16 mm/coul./75 min/  
1988/fic./Québec

**Réal. et scén. :** Marcel Simard

**Image :** Philippe Lavalette  
**Son :** Gilles Corbeil, Gilbert Lachapelle, Serge Beauchemin, Daniel Masse et Marcel Fraser

**Mus. :** Roger Léger

**Mont. :** Liette Aubin et Annie Jean

**Prod. :** Marcel Simard - Productions Virage 1988

**Dist. :** Cinéma Libre

## La Peau et les os

35 mm/coul./88 min/  
1988/doc.-fic./Québec

**Réal. :** Johanne Prigent

**Scén. :** Johanne Prigent et Monique Gignac

**Image :** Jacques Leduc

**Son :** Richard Besse

**Mus. :** Ginette Bellavance et Daniel Toussaint

**Mont. :** Pierre Bernier

**Prod. :** Louise Gendron et Monique Létourneau - Office national du film

**Dist. :** Aska Film

**Int. :** Hélène Bélanger, Sylvie-Catherine Beaudoin, Louise Turcot, Hubert Gagnon, Sophie Faucher

## ■ LE GRAND MONDE

de Marcel Simard

Plus nous nous voulons, sentons, pensons raisonnables, plus la société des années 80, férue de gestion réaliste engendre des effets pervers sur le plan économique : chômage chronique, B.S. à perpétuité, conditions de travail qui régressent, insécurité des emplois, virage technologique sauvage ; mais les lésions dans le tissu social sont aussi d'ordre psychique. Dans l'optique néolibérale qui veut que l'État capitaliste se désengage de ses responsabilités, la désinstitutionnalisation des patients psychiatriques est un des événements dont les retombées sont les plus visibles sur les trottoirs et dans les parcs montréalais. Il y a dans cette ville un nombre incroyable de gens qui, le regard ailleurs, parlent tout seuls, tendent parfois la main, essaient de survivre, meurent de froid, d'overdose ou se suicident d'une autre façon.

**Le Grand Monde** de Marcel Simard, tourné avec des pinottes, est un film remarquable qui puise sa fiction dans les histoires vécues par ces gens, pour qui la *normalité* n'est pas un concept facile à digérer. Marcel Simard a eu l'excellente idée de faire interpréter son film par d'authentiques psychiatisés, ce qui n'allait pas de soi sur le plan pratique. Ses acteurs étant pour la plupart cyclothimiques, le plan de tournage devenait souvent aléatoire.

Pourtant le résultat est convaincant, peut-être grâce à l'inexpérience de ses acteurs, qui fait osciller le film entre le documentaire et la fiction. De plus, **le Grand Monde** n'est pas un film pédagogique de type C.L.S.C., c'est un film plein d'humour, d'amour et de sentiments où les situations sortent des clichés habituels des malades mentaux interprétés par des acteurs trop performants (cf. **Rainman**).

La finesse du travail de Marcel Simard a su canaliser le jeu des acteurs et éviter qu'ils dispersent leur énergie dans trop de directions. La mise en scène met en relief un regard de l'intérieur qui va très loin, car les personnages ne sont pas filmés comme des curiosités vaguement monstrueuses, ils existent comme vous et moi avec leurs désirs, leurs peines d'amour, leurs contradictions, leur lucidité et leurs illusions, en fait, ils ressemblent terriblement à des gens tout à fait ordinaires.

Tout en puisant dans la tradition, **le Grand Monde** fait bande à part dans le cinéma québécois. Il met la qualité d'écoute des meilleurs documentaires au service d'une fiction qui ne pêche pas par son hyperscénarisation et d'une image non seulement belle ou laide mais juste.

— Yves Rousseau ■

## ■ LA PEAU ET LES OS

de Johanne Prigent

**La Peau et les os** débute par le récit des tortures physiques et psychologiques qu'une jeune religieuse s'inflige afin de se rapprocher de Dieu. À ses yeux, son corps est trop lourd. Elle désire être un pur esprit afin d'être aimée de ce Dieu qu'elle prie à tout instant. « Je ne suis que cendres et poussières, lui dit-elle, je ne suis rien pour mériter votre amour. » La religieuse refuse de manger et se laisse mourir. Elle n'a pas voulu réconcilier son corps et son âme.

Cette fiction est entrecoupée de larges extraits d'entrevues réalisées auprès d'adolescentes anorexiques et boulimiques. Elles ont un profil qui ressemble à celui de la jeune religieuse *Superwomen* : intelligentes et perfectionnistes, elles se fixent des objectifs aussi élevés qu'inaccessibles. La culpabilité les ronge. Elles veulent se punir et finissent par s'auto-détruire sans se laisser mourir ; ce serait trop facile. Elles se privent de tout, mesurent leurs aliments, en calculant les calories. Toute leur vie devient un contrôle constant de tout ce qui entre et sort de ce corps imparfait et détesté qui devient l'objet de toutes leurs pensées. Bien qu'elles soient maigres à faire peur, elles se croient énormes. Les rondeurs sont mal vues. Elles veulent rester des petites filles et se faire bercer par leur père dont elles n'ont jamais senti l'amour.

Ces propos sont illustrés par l'histoire fictive d'Andrée-Anne. Elle fait tout pour maigrir. « C'est là-dedans que je suis la meilleure. » Lorsqu'elle marche dans la rue, elle énumère dans sa tête une liste d'aliments et le nombre de calories qu'ils contiennent. Elle se compare aux mannequins de plâtre des vitrines de magasin. Son corps s'épuise. Il refuse de faire tous les exercices qu'elle lui impose. Les conseils de son père la font sombrer dans un profond désespoir. Elle croit qu'il ne

l'aime pas. Elle finira par dévorer tous les aliments *fast-food* qu'elle aura achetés, à l'épicerie.

Johanne Prigent utilise la fiction pour montrer les moments les plus intimes, les plus troublants et les plus vrais du drame intérieur des anorexiques. Il aurait été impossible de filmer ces scènes dans la vie réelle. Le documentaire enregistre un témoignage, un discours cérébral qui explique. L'image est davantage qu'une simple illustration de la parole, Prigent filme l'événement, la transformation. Voir le corps décharné d'Eisha émeut. Cela nous prend aux tripes. Johanne Prigent a voulu avant tout faire un film moderne et émouvant mais qui ne sombre jamais dans le mélodrame. Elle a tenu son pari.

— Sylvie Beaupré ■

## ■ ONZIÈME SPÉCIALE de Micheline Lanctôt

Micheline Lanctôt est une cinéaste qui a de la suite dans les idées. Film après film, elle trace un portrait radiographique d'une société industrielle avancée. Ses sujets apparents ne sont pas si loin de ceux des films sociaux standard : adolescentes incomprises dans **Sonatine** (1983) ; nouveaux rapports homme/femme dans **l'Homme à tout faire** (1980) ; le titre de **la Poursuite du bonheur** (1987) en dit assez long sur son sujet. On pourrait presque y inclure **la Ligne de chaleur** (1988) d'Hubert-Yves Rose, scénarisé avec Micheline Lanctôt, version *hard* des fictions familiales habituellement fort goûtées du public québécois.

Pour son retour à la fiction, cinq ans après **Sonatine**, Lanctôt devait composer avec deux données de plus en plus courantes dans le cinéma québécois : un scénario écrit par d'autres (Marie Perreault et Louise Roy) et surtout, une commande de production destinée spécifiquement au marché télévisuel. Le pari est tenu, **Onzième Spéciale** est un vrai film de Micheline Lanctôt.

Les personnages de **Onzième Spéciale** sont mus par la logique contemporaine du « dis-moi ce que tu fais (et combien tu gagnes), et je te dirai qui tu es »... Et le drame d'Esther, c'est d'être connue sans être reconnue. Esther (Sylvie-Catherine Beaudoin, qui traduit à merveille l'ambivalence d'un personnage attachant et exas-

pérant) n'a pas de métier reconnu ; elle se sent donc exclue du corps social. **Onzième Spéciale**, c'est la passion d'Esther à la recherche d'une passion, sa tentative de passer du statut de grain de sable à celui de rouage accepté par la machine. Passion dans un sens quasi religieux puisque le culte du succès a remplacé celui des églises. Il est aussi amusant de constater que la plupart des personnages principaux ont des noms bibliques : Esther, Paul, Madeleine, Marie, Marie-Élisabeth, Pierre Lezair (est-ce Lazare, l'ancien amant ressuscité des morts ?).

De tous ces personnages qui se débattent sous le regard caustique de Micheline Lanctôt, le plus chargé d'antipathie est sans doute celui d'Évelyne (Marie-Lou Dion), directrice d'un musée d'art contemporain, qui administre une raclée verbale à Esther, venue lui demander un peu d'attention pour regarder ses oeuvres. Le personnage d'Évelyne rejoint une galerie d'êtres profondément déplaisants, snobs, arrivistes et manipulateurs qui ont tous à voir avec l'art contemporain, qui semblent être la tête de turc du cinéma canadien actuel. Je pense à **Life Classes** de Bill McGallivray, **le Chant des sirènes** de Patricia Rozema et **Family Viewing** d'Atom Egoyan ; dans lesquels apparaissent ce type de personnages. Ces cinéastes étaient tous plus ou moins en marge du système de production industriel qui règne au Canada, la charge serait-elle une métaphore permettant aux cinéastes de se défouler sans représenter directement le milieu du cinéma, qui serait finalement visé ? Métaphore ou pas, la rencontre d'Esther et d'Évelyne est une séquence digne de figurer à l'anthologie du cinéma de la cruauté.

Il faut souligner le travail impeccable de l'équipe technique, en particulier la direction artistique de Louise Jobin, qui utilise toutes les ressources des décors, costumes et accessoires pour créer un environnement très coloré, mis en valeur par les lumières de Pierre Mignot pour qui le 16 mm n'est pas un handicap. La musique de Lorraine Desmarais ne joue pas la redondance et, heureuse surprise pour un téléfilm, ne tapisse pas la bande-son mur à mur.

À la fois comédie de mœurs et drame social (au plein sens du terme), **Onzième Spéciale** est un téléfilm où la partie film n'a pas rendu les armes.

— Yves Rousseau ■



### Onzième Spéciale

16 mm/coul./82 min/  
1988/fic./Québec

**Réal.** : Micheline Lanctôt  
**Scén.** : Marie Perreault et Louise Roy  
**Image** : Pierre Mignot  
**Son** : Yvon Benoit  
**Mus.** : Lorraine Desmarais  
**Mont.** : Michel Arcand  
**Prod.** : Roger Frappier - Max Films Production  
**Dist.** : Max Films Distribution  
**Int.** : Sylvie-Catherine Beaudoin, Robert Toupin, Markita Boies, Lorraine Pintal, Jean Beaudry